

J'habite près de l'église !

Le centre de coordination des opérations et des transmissions de la légendaire Brigade de sapeurs-pompiers de Paris grouille comme une fourmilière ce mercredi matin. Les appels carillonnent sur le 18. Les téléphones qui relient l'état-major avec les centres de secours pour assurer les transmissions fonctionnent à plein régime. Les radios crépitent. Et pourtant, tous sont d'un calme olympien. Les visages sont détendus, chaque opérateur concentré sur son appel. Il n'y a pas une voix plus haute que l'autre et entre deux appels, ils échangent même des propos cordiaux, sur le match de la veille, sur l'incendie de la dernière garde...

À les regarder comme ça, nul ne pourrait s'imaginer ce qui se trame derrière chaque combiné. Combien de détresse, voire de drames, se jouent à chaque appel, avec à chaque fois la même réponse qui se veut rassurante : les pompiers arrivent !

Et oui, ils arrivent, ils arrivent toujours.

Mais arrivent-ils à temps ? C'est l'éternel question

que se pose tout un chacun. À commencer par les opérateurs du 18-112.

Eux, c'est sûr, ils auront assurément posé les bonnes questions et envoyé les moyens de secours adaptés à la demande.

Mais vous qui appelez, avez-vous donné les bonnes informations pour que les secours arrivent dans les meilleurs délais ?

Le général Abdon-Robert Casso (1912-2002), qui fut le dernier colonel du Régiment de sapeurs-pompiers de Paris et le premier général de la Brigade de sapeurs-pompiers de Paris, commandant cette unité du 1^{er} avril 1967 au 26 août 1970, a écrit un poème qui est resté l'un des préceptes de la grande maison.

*Je ne veux connaître ni ta philosophie,
ni ta religion, ni ta tendance politique,
peu m'importe que tu sois jeune ou vieux,
riche ou pauvre, français ou étranger.
Si je me permets de te demander quelle est ta peine,
ce n'est pas par indiscretion mais bien pour mieux
t'aider.
Quand tu m'appelles, j'accours,
mais assure-toi de m'avoir alerté par les voies
les plus rapides et les plus sûres.
Les minutes d'attente t'apparaîtront longues, très
longues ;
Dans ta détresse, pardonne mon apparente lenteur.*

Dans ces lignes, il s'agit bien d'une apparente lenteur qui, lorsque nous sommes dans le malheur et l'agonie, devient une éternité dont nous ne savons que faire. Mais le général Casso rappelle, dans son texte, qu'il convient d'alerter les pompiers par les voies les plus rapides et les plus sûres.

Cela, comme tout ce qu'il évoque, est toujours d'actualité.

Outre la nature de l'appel, qui est un acte réflexe car on appelle toujours pour un malaise ou pour dire aux pompiers « il y a le feu chez moi », cela ne suffit pas. Cette information est certes capitale, mais elle va seulement permettre de dimensionner le volume et la nature des secours.

Un ou plusieurs véhicules.

Des moyens de sauvetage particuliers.

Des spécialistes dans le domaine des risques technologiques ou dans celui de l'intervention en milieux périlleux.

De l'intervention d'un médecin...

Et encore bien d'autres possibilités, que les sapeurs-pompiers possèdent dans leur fabuleuse « boîte à outils » et qui peuvent vous venir en aide.

Tout de suite après le motif de l'appel, la deuxième chose la plus importante est de donner une adresse.

Là encore, je vous vois sourire.

Cela tombe sous le sens, me direz-vous ?

« C'est une évidence », répèteront d'autres.

Certes, mais mon expérience de stationnaire au CCOT, le fameux centre de coordination des opérations et des transmissions, où j'ai exercé pendant six années, me permet d'en douter.

Lorsque nous sommes en détresse, les choses simples deviennent compliquées. Les mots sensés deviennent insensés et surtout, nous perdons le sens des priorités.

Cela se traduit par des mots simples, propres à l'homme : peur, panique, perte de ses moyens, perte de sa faculté de réflexion, ou encore de sa capacité de jugement ou de décision.

Mais, là encore, les spécialistes que sont les opérateurs des centres de traitement de l'alerte, à Paris ou dans n'importe quel département de France, sauront vous arracher les bonnes réponses.

À chaque fois.

Sauf peut-être quand la personne qui appelle ne sait pas où elle se trouve...

Et c'est ce qui va arriver ce mercredi matin d'un printemps de 1992.

– Les pompiers, j'écoute !

...

– Allo ? Les pompiers, je vous écoute !

Une petite voix se fait entendre :

– C'est les pompiers ?

– Oui, c'est les pompiers. Qu'est-ce que tu veux ?

D'autorité, le stationnaire tutoie son interlocuteur, car il s'agit d'un enfant, d'un jeune enfant. Et oui, nous sommes mercredi et le mercredi, les pompiers le savent, tout est permis. Y compris de jouer avec le téléphone lorsque la surveillance des parents se relâche.

Nous sommes à l'époque des premiers téléphones filaires à touches et ceux qui sont de ma génération se souviennent probablement que sur la partie supérieure du cadran à touches, il y avait une petite liste de numéros de téléphone inscrite.

Il s'agissait là des numéros pratiques et d'urgence.

Le 12 pour les renseignements, le 13 pour les réclamations, le 15 pour un médecin, le 17 pour la police et enfin le 18 pour les pompiers.

Un petit garçon, ou d'ailleurs une petite fille, qui s'ennuie un peu ou qui est mal intentionné, va composer d'emblée le numéro des pompiers pour dire qu'il y a le feu quelque part...

Et aujourd'hui, mercredi, Patrick, le stationnaire qui décroche le téléphone, ne se fait pas d'illusion sur la nature de l'appel et il continue de feuilleter *l'Équipe* en consultant les résultats sportifs de la région Bretagne, d'où ce pompier de Paris est natif.

– Alors, je t'écoute. Pourquoi tu appelles les pompiers ?

– Ben... parce que ma maman elle est malade.

À ces mots, le stas', comme on les appelle dans le jargon, referme doucement et sans précipitation son journal, et le plie soigneusement en deux pour le glisser dans la sacoche qui est à ses pieds, puis il interroge :

– Ta maman est malade ? Elle est malade de quoi ? Tu peux me dire ?

Il sait à cet instant qu'il ne s'agit pas d'un canular. Comme je l'évoquais plus haut, les petits enfants s'amuse-ent surtout avec le feu. D'ailleurs, à cet âge, ils ne savent pas encore que les pompiers savent tout faire ou presque, et qu'ils interviennent aussi pour le secours à personnes.

Le caporal-chef lisse d'une main sa grande moustache et répète doucement sa question :

– Dis-moi ce qu'elle a, maman ?

– Elle est par terre...

– D'accord, j'ai bien compris. Ta maman est tombée. On va parler tous les deux, mais surtout, tu ne racroches pas le téléphone, d'accord ?

– D'accord, répond l'enfant, hésitant.

– Moi, je suis un pompier et je m'appelle Patrick, tu peux m'appeler Patrick si tu veux...

– Oui... je veux bien.

L'enfant répond sur le même ton, presque monocorde et dénué de tension. Il ne semble pas mesurer les faits. Ou alors, se dit Patrick, c'est un sacré comédien, doublé d'un excellent scénariste.

Mais quel âge à ce petit bout ?

– Mais au fait, tu ne m'as pas dit, tu es un petit garçon ou une petite fille ?

– Je suis un grand garçon.

– Bien sûr, ça s'entend à ta voix que tu es un grand garçon. Et comment tu t'appelles ?

– Lucas.

– OK, Lucas. Quel âge as-tu, mon grand ?

– J'ai 7 ans, lance-t-il avec une pointe de fierté dans la voix.

– Bien, Lucas, tu es en effet un grand garçon. Où est ta maman ?

– À côté de moi... enfin, près du canapé.

– Tu peux me la passer au téléphone, pour que je lui parle ?

– Non, je ne peux pas Patrick, car elle dort...

– Elle dort ? Sur le canapé ?

– Non, elle dort par terre.

– Elle fait toujours ça ?

– Non, d’habitude, elle va dans son lit.

– D’accord, Lucas, et pourquoi cette fois-ci elle n’est pas allée dans son lit ?

– Car elle est malade, alors elle préfère dormir par terre... je crois.

Il marque une pause et puis reprend :

– Mais j’aimerais bien que vous veniez quand même.

Le sapeur-pompier sait à cet instant qu’il ne s’agit vraiment plus d’un canular. L’affaire est sérieuse.

– Mais on va venir, Lucas. Je vais envoyer des pompiers qui vont bien s’occuper de toi.

– Mais toi, tu peux pas venir ? demande le petit garçon.

– Si, bien sûr, reprend l’homme d’expérience. Tu as raison, je vais venir avec mes amis pompiers et on va s’occuper de ta maman. Tu peux la réveiller ?

– J’ai essayé mais... là, elle dort trop bien, elle m’entend pas.

Patrick peut alors tout imaginer.

Nous sommes en présence d’une femme qui, dans le meilleur des cas, est inconsciente et dans le pire des cas, est...

Non, Patrick ne veut pas imaginer le pire. C’est une personne en détresse vitale et il faut tout mettre en œuvre pour la secourir.

– Lucas, tu m’écoutes ?

– Oui...

– Est-ce qu'elle est tombée par terre... elle ne se sentait pas bien ?

– Eh bien, elle a toussé très fort, et puis elle a respiré en faisant plein de bruits. Mais elle fait ça, parfois.

– D'accord, mon garçon, et après ?

– Après, elle s'est couchée en bougeant dans tous les sens et ses yeux sont devenus blancs, mais maintenant ça va mieux, elle se repose.

– C'est exactement ça Lucas. Elle a fait une crise convulsive et maintenant elle se repose... Tu as déjà entendu ces mots « crise convulsive » ? Tu sais si ta maman en fait souvent ?

– Non. Je ne sais pas comment ça s'appelle. Mais ma maman m'emmène toujours à l'école le matin.

– Et puis elle va aussi t'emmener demain, ne t'inquiète pas. Maintenant, tu vas me dire très vite où tu habites, Lucas, pour que je puisse venir avec mes copains pompiers.

– Je suis content si tu viens.

– Je te promets que je vais venir. Où est-ce que tu habites ?

– J'habite près de l'église.

Là, Patrick se lisse encore une fois la moustache. C'est plus compliqué que prévu. Tout cela s'annonçait trop bien. Un petit qui s'exprime correctement, qui sait ce qui s'est passé et qui, maintenant, a peur.

Sauf que ce petit gars-là ne sait pas où il habite. Et là, c'est beaucoup, beaucoup, beaucoup plus compliqué.

– Près de l'église, hein ? Quelle église, Lucas ?

– L'église qui est près de chez moi. Je passe toujours devant quand maman m'emmène à l'école. Quand tu seras venu, je te la montrerai, d'accord ?

– D'accord, répond le stationnaire. Tu me la montreras.

– Et puis une fois, sur la place, y' avait un « pestacle » de marionnettes.

– Ça devait être chouette. Sauf que moi, je ne connais pas cette église et qu’il y a beaucoup d’églises par ici, il faut que tu m’expliques un peu.

– Mais si, Patrick ! L’église, c’est la plus grande des maisons.

– C’est sûr... elle doit être grande. Mais est-ce que tu habites à Paris ?

– Je sais pas.

– Le nom de ta ville... est-ce que tu connais le nom de ta ville ?

– C’est la ville de France.

– Tu habites en France, c’est déjà pas mal.

À cette époque, les systèmes d’identification de l’appel, initiés à Paris et pour le secteur géographique défendu par la BSPP (Brigade de sapeurs-pompiers de Paris) en 1993, n’existent pas. Ils auraient permis d’avoir instantanément le numéro de téléphone du petit Lucas, et par là-même son adresse.

Les secours seraient déjà en route.

Les minutes deviennent longues.

– Est-ce que tu connais le nom de la rue où tu habites, Lucas ?

– Non, c’est la rue qui va à l’église.

– D’accord. Et est-ce qu’elle a un nom, cette église ? Comment il l’appelle, les gens, cette église ?

– C’est la grande église. Maintenant, tu vas venir, Patrick.

– Lucas, je t’ai promis que je vais venir, et je vais venir. Mais il faut que tu m’aides un peu, je ne sais pas trop où tu habites, et il me faut une adresse. L’endroit exact où tu est pour pouvoir venir.

– Je suis à côté de l’é-gli-se ! lâche le gosse un peu exaspéré, en détachant bien les syllabes, un peu consterné que ce pompier ne comprenne pas ça.

– D’accord, Lucas. On va chercher l’adresse ensemble, tu ne raccroches pas, OK ?

– OK.

– Tu me promets, reprend le stas', que quoi qu'il arrive, tu ne raccroches pas le téléphone ?

– D'accord, d'accord. Tu sais où elle est l'église, maintenant ?

– Oui, je sais où elle est. Regarde ton téléphone, n'y a-t-il pas un numéro de téléphone écrit sur un bout de papier collé dessus. Peut-être que ta maman a fait ça. Parfois les gens font ça.

– Non, il y a juste ton numéro, le 1 et le 8.

– Eh bien, c'est très bien, Lucas. C'est très bien...

Les hypothèses fusent dans sa tête et il cherche ses questions. Le chef de salle est déjà auprès de Patrick. Il a vu très vite sur le visage de son opérateur que quelque chose ne tournait pas rond. Ils sont tous les deux rejoints par l'officier de permanence.

Le haut-parleur est enclenché pour que tous puissent saisir l'insaisissable.

Dans le combiné du petit garçon, un grondement, lointain, se fait entendre.

Assez long, le bruit qui ressemble en fait à un vrombissement, est fort au début. Puis il s'atténue, pour finalement disparaître.

– Et Lucas, c'était quoi, le gros bruit qu'on a entendu ?

– C'est l'avion qui va dans le ciel, ça !

Les trois sapeurs-pompiers se regardent. Tous pensent la même chose.

– Il y en a beaucoup à côté de chez toi, des avions qui s'envolent dans le ciel ?

– Oui, plein. Moi, j'aime pas trop ce bruit, il me fait peur. Mais maman dit que c'est l'aéroport.

– Oui, Lucas, tu as raison, ça s'appelle un « aéroport » reprend Patrick. Sais-tu comment il s'appelle cet « aéroport » ?

– C'est « l'aéroport » des avions.

– Ben oui, il s'appelle Orly, ou Roissy ? Le nom de Charles-de-Gaulle, tu l'as déjà entendu ?

– Non... mais Orly, je connais ça, Orly.

– Tu le connais, car tu sais que c'est le nom de « l'aéroport » ou parce que c'est la ville où tu habites ?

– Je sais pas.

L'officier de permanence s'est déjà saisi d'une carte du Val-de-Marne, département de la petite couronne parisienne, défendu par les sapeurs-pompiers de Paris, et où se trouve l'aéroport d'Orly :

– Il faut essayer de savoir s'il voit les avions depuis chez lui, chuchote-t-il à voix basse.

– Lucas, est-ce que tu vois les gros avions blancs par la fenêtre ?

– Oui, je les vois.

– Et il y en a beaucoup ?

– Oui, tout le temps.

– Pourquoi je ne les ai pas entendus tout à l'heure, quand on parlait ?

– C'est parce que la fenêtre était fermée, et là, elle est ouverte.

Patrick est incrédule. Il regarde ses camarades qui, comme lui, se posent des questions.

– Mais... qui a ouvert la fenêtre, Lucas ?

– C'est Rosie.

– Qui est Rosie ?

– C'est mon chat. Quand elle veut sortir, elle tire avec sa patte, car maman laisse la fenêtre comme ça. Alors, tu comprends, c'est simple pour elle et elle va se promener.

– Et elle saute par la fenêtre, Rosie ? lui demande le sapeur-pompier.

– Non, elle va juste sur le balcon.

– D'accord, toi tu restes avec moi, tu ne vas pas sur le balcon. Mais dis-moi comment tu les vois les avions. Est-ce qu'ils viennent vers toi, ou ils s'en vont ?

– Ben non, ils s'en vont dans le ciel, je t'ai déjà dit.

– Oui, oui, mais tu vois leur nez ou leur queue aux avions qui s'envolent vers le ciel ?

– Je vois leur queue avec leurs plumes de toutes les couleurs.

Le chef de salle décroche un combiné téléphonique et appelle l'aéroport d'Orly. À la tour, quelqu'un répond. Les deux hommes s'entretiennent et au bout de quelques secondes, le pompier repose le combiné et se tourne vers ses collègues.

– L'aéroport d'Orly est doté de 3 pistes. Les pistes n°3 et 4 sont orientées Est-Ouest et la piste n°2 est orientée Nord-Sud. Lorsque le vent souffle d'Est en Ouest, les décollages ont lieu sur la piste n°3, face à l'Est et les atterrissages ont lieu sur la piste n°4, face à l'Est. Lorsque le vent souffle d'Ouest en Est, les décollages ont lieu sur la piste n°4, face à l'Ouest et les atterrissages ont lieu sur la piste n°3, face à l'Ouest. La piste n°2 n'est utilisée que lorsque l'une des deux autres pistes est indisponible, donc de façon très exceptionnelle. Aujourd'hui, on est dans une configuration météo avec un vent dominant qui vient de l'Est.

Le stas' a compris et il imagine déjà la question suivante :

– Lucas, tu vois seulement les avions qui s'en vont ? Tu ne vois pas les avions qui arrivent ?

– Non. Seulement les gros avions.

– Oui, mais tu vois seulement leur queue avec les plumes de toutes les couleurs ?

– Oui.

– Lucas, regarde ta maman. Elle se réveille ?

– Non, je croyais. Mais elle dort encore. Elle est très fatiguée, quand elle tousse.

– Dis-moi seulement si elle est allongée sur le dos, ou sur le côté.

– Heu... Elle est sur le côté, comme moi quand je dors.

– Très bien, bonhomme. Tu sais que je t’ai dit que je vais venir te voir, hein ?

– Oui, t’as promis.

– Alors, il faut quand même qu’on continue à parler et que tu m’expliques encore deux ou trois petites choses. Tu es d’accord ?

– Oui, je veux bien. Mais après, tu viens ?

– C’est sûr, puisque je te l’ai dit.

À côté de Patrick, les autres s’affairent, faisant le compte de communes qui sont limitrophes à l’aéroport d’Orly, et qui sont à l’ouest de la piste 3.

Il y a quelque douze communes, entre Villeneuve-Saint-Georges au sud et Créteil au nord, bordée à l’extrême ouest par la ville de la Queue-en-Brie. Les autres communes sont dans l’Essonne, qui n’est plus le secteur de compétence des pompiers de Paris.

Après, si les centraux téléphoniques sont correctement câblés, l’appel 18 provient forcément d’une ville défendue par la BSPP.

Il faut en tout cas l’espérer.

– Lucas, reprenons notre conversation. Si je te donne des noms de villes, est-ce que cela va t’aider à trouver celle où tu habites ?

– Je sais pas.

– Et comment s’appelle ton école ?

– C’est l’école du Bois Clary...

Le sous-officier chef de salle griffonne ce nom sur un papier et rejoint la salle opérationnelle, où se trouve son bureau. Il fait signe au chef d’équipe et à son adjoint de le suivre.

– Voilà le nom d’une école qui se trouve dans le Val-de-Marne. Il y a douze communes que nous avons localisées, elle se trouve forcément dans une de ces villes. Une fois que vous avez trouvé l’école, vous faites carillonner le téléphone jusqu’à ce que quelqu’un décroche.

– Et après, mon adjudant-chef ?

– Après, vous me passez la personne.

Les deux hommes s'exécutent.

Il s'agit de trouver rapidement le groupe scolaire pour tenter de localiser l'adresse du jeune garçon.

C'est une piste.

Elle ne donnera pas forcément l'adresse, mais ils se doivent de l'essayer.

– Lucas, reprend le caporal-chef moustachu. Ta maman, elle t'emmène à pied à l'école ou tu prends le bus ?

– Non, on y va à pied.

– Et il faut beaucoup de temps pour y aller ?

– Ça dépend.

– Ça dépend de quoi ?

– Ben... si on va par la forêt, ou pas.

– Il y a une forêt à côté de chez toi, Lucas ?

– Oui, une trop grande forêt. On va jouer avec mes copains. Mais maman me laisse pas y aller tout seul car elle dit que c'est trop grand et que je peux me perdre.

– Elle a forcément raison, maman. Elle est loin, la forêt ? Est-ce que tu la vois de ta fenêtre ?

– Oui, les avions passent au-dessus.

L'officier de permanence note toutes ses infos et replonge sur la carte.

– Il y a, à l'ouest de l'aéroport... pardon, je veux dire l'aéroport, trois bois. Disons quatre. La forêt domaniale de Notre Dame, la forêt régionale de Gros Bois, la forêt domaniale du bois de la Grange et la petite forêt appelé Bois du petit Val. Autour, ce ne sont que des zones pavillonnaires. Maisons et petits immeubles.

Cela ne va pas être simple.

Il regarde le stationnaire et, en levant les mains et en élargissant l'écart entre ses bras, déclare :

– Le secteur est beaucoup trop grand, trouve autre chose...

Patrick acquiesce du chef, conscient de ses limites, et de la limite de l'enfant.

Cela fait maintenant de longues minutes qu'il entretient une conversation avec un garçon de sept ans. Il ignore encore combien de temps il va pouvoir retenir l'attention du petit bonhomme. Il ne peut s'empêcher de penser à sa mère, allongée dans le salon, victime d'une crise convulsive... d'un malaise... tout est imaginable. Une chose est sûre, c'est qu'elle est inconsciente.

« Allez, Patrick, se dit-il à lui-même. Ressaisis-toi ! »

Il ne doit pas laisser son esprit divaguer sur d'hypothétiques possibilités, ça, ce sera le rôle des intervenants sur place une fois qu'ils auront trouvé l'adresse. Lui, il doit se concentrer sur des questions pertinentes, et continuer à maintenir l'attention du garçon.

Le pire serait qu'il aille au chevet de sa mère, ou pire encore, qu'il raccroche le combiné.

Nous sommes à une époque où la cartographie numérique n'existe pas et si, aujourd'hui, une recherche de ce type peut se faire avec un vulgaire ordinateur connecté à l'internet, via le site de Google Map par exemple, en 1992, il en était tout autrement.

Les téléphones analogiques, les cartes de papier, les annuaires, le bon sens et l'esprit vif et pragmatique des sauveteurs sont les seuls outils qui vont permettre de résoudre cette affaire, ou non !

– Lucas, on est en train de trouver ton adresse. C'est une maison où tu es tout seul avec ta maman ?

– Non, il y a aussi Rosie.

– Oui, mais à part ton chat, je veux dire : est-ce que dans cette maison, il y a d'autres gens qui habitent. D'autres enfants comme toi ?

– Non, les enfants y habitent dans d'autres maisons.

Patrick écrit sur sa main courante, où déjà de nombreuses indications figurent, le mot « pavillon », qu'il entoure.

De l'autre côté, les recherches avancent.

– Mon adjudant-chef, annonce le caporal Gilles Astre, j'ai trouvé une école de ce nom, à Boissy-Saint-Léger.

– Bien joué, Astre, appelle-moi ces gens-là en espérant qu'un mercredi, il y a quelqu'un qui décroche le téléphone.

À la fin de la phrase, le caporal est déjà en train de composer le numéro de téléphone trouvé dans les pages jaunes de l'annuaire du Val-de-Marne.

Le sous-officier regarde le chef d'équipe, interrogateur :

– J'ai fait le tour, mon adjudant-chef, il n'y a pas d'autres écoles qui portent ce nom dans les douze communes. Voulez-vous que je regarde dans l'Essonne ?

– Oui, mais avant, tu vas leur dire à côté de se concentrer sur Boissy-Saint-Léger et préviens la 17^e compagnie et la 23^e. Tu prends au téléphone les officiers de permanence. Explique-leur la situation, qu'ils préparent au moins une VL chacun et tu me gèles un engin dans chacune des casernes les plus proches de cette école.

La commune de Boissy-Saint-Léger est défendue en partie par le centre de secours de Villeneuve-Saint-Georges de la 17^e compagnie, dont le PC est situé à Créteil, et par le centre de secours de Sucy-en-Brie de la 23^e, dont le poste de commandement est à Saint-Maur-des-Fossés.

L'idée est donc de mobiliser des équipes de secours. Le système informatique utilisé à l'époque, baptisé « Sycora » pour Système de commutation des réseaux d'alertes, donne en temps réel la disponibilité des engins des centres de secours territorialement compétents. Une fonction permet aussi de « geler » des engins, de façon à ce qu'aucun autre stationnaire ne puisse les saisir et les envoyer en opération. Si c'est le cas, Sycora, qui disposait alors du « carré des neuf »,

propose toujours les neuf casernes de sapeurs-pompiers les plus proches du lieu de la demande de secours et l'intégralité des engins qui y sont disponibles.

Le chef d'équipe écrit sur un papier le nom de « Boissy-Saint-Léger » et le donne à Patrick. Le capitaine note lui aussi le nom de cette commune.

Il regarde le chef d'équipe :

– On est sûr de la commune, caporal-chef ?

– Non, mon capitaine, mais c'est tout ce qu'on a pour l'instant.

L'officier replonge sur sa carte et localise la commune. Il note d'un trait rouge le sens de décollage des avions de la piste 3, et cela depuis Boissy.

– C'est plus clair. Il ne peut s'agir que du Bois du petit Val ou de la forêt domaniale de Notre-Dame.

Il rejoint le chef de salle dans la salle opérationnelle.

Les cartes murales sont déjà prêtes et la localisation de la ville est matérialisée par des pastilles magnétiques.

Dans la salle 18, Patrick n'a pas lâché prise.

– Lucas, est-ce que la ville où tu habites s'appelle Boissy-Saint-Leger ?

– Non, ça s'appelle Boissy.

Le stationnaire ne peut lâcher un soupir de soulagement.

– Bien, tu vas voir, on va venir très vite.

– Et le nom de la rue, tu ne le connais pas ?

– Ben non...

– Bon, dis-moi ce qu'il y a près de chez toi, à part la forêt.

– Et ben... il y a l'église !

Bon sang, cette foutue église, Patrick avait failli l'oublier.

Il faut trouver l'église de Boissy-Saint-Léger et envoyer des véhicules corner au feu dans le quartier

jusqu'à ce que Patrick entende le deux tons dans le téléphone.

Dans la salle opérationnelle, l'école primaire mixte Bois Clary répond enfin au téléphone.

Par chance, il s'agit de la directrice de l'établissement.

Le sous-officier lui fait un point rapide de la situation et une demande sans détours :

– Nous avons besoin de toute urgence des adresses de tous les petits garçons de sept ans qui fréquentent votre établissement, madame.

La madame s'exécute. Un peu paniquée, certes, mais avec beaucoup de rigueur, elle regarde dans le fichier de CE1 et CE2 et elle trouve un seul Lucas :

– Monsieur, il habite au 33 rue Mercière, ce n'est pas très loin de l'école, c'est en face de...

– De l'église, madame ?

– Oui, c'est exactement ça, cher monsieur, répond la directrice, un peu perplexe.

L'adresse est lâchée et la cavalerie est lancée. Les engins qui étaient gelés par le CCOT ont déjà été dépêchés autour de l'école, pour être, le cas échéant, au plus près de l'intervention.

À peine un kilomètre cinq cents sépare le point de regroupement des engins de l'adresse du petit Lucas.

Les camions rouges démarrent sur les chapeaux de roues. Au téléphone, Patrick maintient toujours le contact avec son jeune interlocuteur au bout de fil :

– Écoute, Lucas, tu vas entendre les sirènes des pompiers, mes amis arrivent et ils vont s'occuper de ta maman. Il faut aller leur ouvrir la porte. Est-ce que tu sais faire ça ?

– Non, j'ai pas le droit.

– D'accord, c'est vrai. Maman ne veut pas, c'est ça ?

– Oui, elle m'interdit d'ouvrir la porte.

– Très bien... De la fenêtre de ton balcon, celle où va ton chat, tu peux voir la rue ?

– Oui.

– Alors, quand je te le dirais, tu poseras le téléphone, tu ne le raccroches pas. Tu le poses, et tu vas sur le balcon pour faire signe aux pompiers.

– Et toi, tu vas être là ?

...

– Oui, Lucas, je vais être là, mais pas tout de suite. D’abord, tu vas parler avec les autres pompiers, et puis le temps que l’on s’occupe de ta maman, je serai arrivé. D’accord ?

– Oui, mais tu seras là quand même ?

– Je te le promets.

Au même moment, Patrick entend le deux tons à travers le combiné.

– Ils sont là, Lucas. Va sur le balcon maintenant et fais-leur signe.

Le petit bonhomme s’exécute.

Patrick attend, suspendu au bout du téléphone. La gorge sèche.

Des bruits lui parviennent.

Des pas, des portes qui s’ouvrent... des voix aussi ! Lorsque soudain, quelqu’un se saisit du combiné téléphonique.

– Allo ? Ici le sergent Martineau...

– Oui, sergent, ici c’est le CCOT. Vous devez avoir une femme allongée et inconsciente dans le salon ?

– Oui, mon équipe s’en occupe, et puis il y aussi le petit garçon.

– Je sais, dans quel état est la femme ?

– Elle est inconsciente, les mains en accoucheur et de la bave plein la bouche, je dirais une crise d’épilepsie. Mais elle ventile correctement.

Patrick en a la chair de poule, mais il est soulagé.

– Cela dit, elle était en train d’avaler sa langue, il ne fallait pas qu’on tarde. Vous avez fait du beau travail à l’état-major. Bravo.

– Merci, sergent, occupez-vous du petit garçon, il s'appelle Lucas. Dites-lui que j'arrive.

– Oui je... comment ? Vous allez arriver ?

– Je vais prendre une VL et je vais venir voir ce gosse.

– Reçu, répond le sergent, sans discuter les propos convaincants du caporal-chef.

Ici, à l'état-major, la fonction prime sur le grade.

Une salve d'applaudissements salue l'exploit de Patrick. Il ne s'en rendait pas compte, concentré sur son appel.

Toute la salle 18 était rythmée par les questions de Patrick.

Un véhicule de liaison est appelé et il va conduire Patrick à Boissy-Saint-Léger, chez Lucas. Il lui a promis.

C'est le genre de choses qui ne se pratique pas beaucoup par ici. Les hommes du 18 se bornent à la prise de l'appel, et c'est cela leur mission.

Ils n'ont pas de contact physique avec l'intervention. Jamais.

Une fois n'est pas coutume. La hiérarchie lui accorde ce privilège.

En fait, elle l'accorde surtout à Lucas. Lorsque l'on promet quelque chose à un enfant, aussi brillant soit-il, on se doit de tenir sa promesse.

La maman sera sauvée in extremis par les sapeurs-pompiers de Paris.

Le petit garçon aura fait preuve d'un grand sang-froid. Et il a sans aucun doute sauvé la vie de sa maman.

Patrick va rencontrer Lucas.